

Des verbes ou compléments locatifs « Hamlet » à l'effet du même nom

Jean-Paul Boons

Volume 15, numéro 2, 1986

Linguistique théorique. Hommage à Judith Mc A'Nulty

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602561ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602561ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)

1705-4591 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boons, J.-P. (1986). Des verbes ou compléments locatifs « Hamlet » à l'effet du même nom. *Revue québécoise de linguistique*, 15(2), 57–88.
<https://doi.org/10.7202/602561ar>

Résumé de l'article

La pertinence générale des rôles casuels ou thématiques de « source » (le lieu d'où on vient) et de « but » (le lieu où on va) est le plus souvent admise sans discussion en grammaire générative depuis les années 1965-1970, mais aussi bien dans toute l'histoire de la grammaire depuis l'antiquité. Une étude exhaustive à base syntaxique des verbes « locatifs » du français démontre le manque de généralité de ce schème sémantique spatio-temporel. Approprié aux seuls procès figurant obligatoirement un déplacement (les verbes dits « de mouvement »), le flou qu'il introduit dans la description des autres dissimule en la disséminant la classe la plus régulière et la plus productive : celle des verbes figurant la causation ou la cessation d'un état de choses locatif statique. Quelques années d'études classificatoires auront ainsi permis de montrer, par la remise en cause d'un préjugé plus que séculaire, qu'une sémantique aspectuelle (i.e. temporelle) convient mieux qu'une sémantique spatiale à une représentation intégrée prédisant les propriétés syntaxiques des procès impliquant une localisation. Contrairement à un autre préjugé, plus récent celui-là, les pratiques taxinomique et théorique ne sont pas aux antipodes l'une de l'autre, et leur articulation conduit à des hypothèses explicatives nouvelles sur la structure de la phrase simple, autrement dit sur le lexique conçu comme indissociable de la syntaxe, tel qu'il émerge des travaux du L.A.D.L.

DES VERBES OU COMPLÉMENTS LOCATIFS «HAMLET» À L'EFFET DU MÊME NOM

Jean-Paul Boons

Again, in itself this type of approach is neither good nor bad. The question is whether it leads to the discovery of principles that are significant. We are back to the difference between natural history and natural science. In natural history, whatever you do is fine. If you like to collect stones, you can classify them according to their color, their shape, and so forth. Everything is of equal value, because you are not looking for principles. You are amusing yourself, and nobody can object to that. But in the natural sciences, it is altogether different. There the search is for the discovery of intelligible structure and for explanatory principles. In the natural sciences, the facts have no interest in themselves, but only to the degree to which they have bearing on explanatory principles or on hidden structures that have some intellectual interest.

Noam Chomsky 1979. *Language and responsibility* — Based on conversations with Mitsou Ronat.

0. «La taxonomie a mauvaise réputation aujourd'hui dans le monde des linguistes», écrivait il y a dix ans Maurice Gross (1976) dans la présentation d'un fragment de ce qui devait s'appeler par la suite un LEXIQUE-GRAMMAIRE¹. Il s'agit comme on sait, et pour peu que sa matérialisation

1. UA 819 du Centre National de la Recherche Scientifique, associée à l'Université de Paris 7.

On trouvera ici la première version rédigée d'un exposé présenté à la veille de Noël 1977 au «séminaire du jeudi midi» du département de linguistique de l'UQAM sous le titre «Adéquations descriptive et explicative : les notions de «source» et de «but» dans la syntaxe des compléments de lieu». La date adoptée explique peut-être le petit nombre de personnes composant l'auditoire : en tout et pour tout, Alain Guillet, Jonathan Kaye, Jacques Labelle, et Judith Mc A'Nulty. De ces quatre témoins, trois seulement aujourd'hui pourraient peut-être, consultant leur mémoire, m'assurer que la mienne ne m'égare pas en reportant ainsi huit années en arrière

technique soit seule concernée, d'un ensemble de matrices — les tables — dont les lignes sont intitulées par des éléments lexicaux à valeur prédicative, et les colonnes par des propriétés linguistiques — des structures syntaxiques pour la plupart — sélectionnées pour l'intérêt qu'elles présentent au regard de problématiques théoriques ou pratiques données. Dans chaque case de la matrice, un signe, « + » ou « — », indique si la propriété accepte ou non l'élément lexical. Progressivement, l'ensemble des tables devra caractériser dans leur exhaustivité tous les emplois familiers des mots de la langue étudiée, le nombre des propriétés étant aussi grand que possible, dans les limites de l'humainement maîtrisable.

Trois types d'objectifs peuvent justifier une telle entreprise : utilitaire, ludique — comme dans la contre-épigraphe ci-dessus —, ou fondamental. Le premier ne sera pas considéré ici, malgré l'importance des applications pratiques, informatiques spécialement, pour l'avenir de la recherche linguistique; la valeur esthétique et motivante du deuxième sera reconnue comme allant de soi, et le dernier seul nous intéressera. On essayera de montrer comment l'examen des observations recueillies dans une part importante et homogène du lexique des verbes a déterminé la mise à jour d'un phénomène bizarre, inédit et régulier, et surtout comment une réflexion sur ses raisons d'être a permis d'émettre une hypothèse — très simple — aboutissant au remplacement d'une description apparemment admise depuis les origines de la grammaire par une autre, à la fois plus générale et plus précise quant à ses prédictions.

Le propos est donc, dans cette historique d'une recherche, de présenter l'état des travaux d'avant 1977 qui la concernent, ainsi que des années qui ont immédiatement suivi. Mais il n'est pas de restituer l'atmosphère du L.A.D.L. de l'époque. La mini-recherche du temps perdu engagée ici ne débouche sur aucun temps retrouvé : celui-ci ne serait qu'une illusion non partagée². Les choses sont décrites «de maintenant», et la terminologie actuelle du laboratoire sera partiellement utilisée, toutes les fois où les

l'argumentation centrale de ces pages. Un cinquième me le confirme, constitué par le «hand-out» (au Québec : document d'accompagnement) qui servait de support au discours de ce jour-là. Que ce souvenir maintenant transformé en texte reste ma contribution préférée à la recherche linguistique, voilà qui justifiera, je l'espère, sa fonction d'hommage à Judith.

2. Ce qui sera de toutes façons le cas, quelques précautions que je prenne. La classification Boons (1974a) critiquée dans ces pages, sans même y être décrite avec précision, a été faite en collaboration avec Alain Guillet et Christian Leclère. Ceux-ci ne sont nullement contraints pour cela d'accepter ou de refuser, en tout ou en partie, ni ces critiques, ni les conséquences qu'elles entraînent à mes yeux pour la taxinomie.

anachronismes que cela implique ne laisseront pas préjuger des obstacles que l'exigence classificatoire allait opposer à cette première vision des choses.

1. La classe des prédicats lexicaux décrite est celle des verbes «locatifs» (2,800 entrées à ce jour). Entendons par là des verbes induisant entre deux de leurs arguments une relation locative, souvent exprimable à l'aide d'une phrase en *Nc être Loc Nl* ou *Il y a Nc Loc Nl*. Dans ces formules, *Loc* figure une préposition acceptant une valeur locative, et les indices «l» et «c» marquent respectivement le «lieu» et la chose située par rapport à lui, ou «corrélât du lieu». Ainsi :

- (1) La caisse[c] est sur le cargo[l]
- (2) La douille[c] est dans la culasse[l]
- (3) Il y a des sacs[c] de sable dans la nacelle[l] du ballon
- (4) Les assiettes[c] sont sur la table[l]
- (5) Il y a du monde[c] sur la place[l]

Soient les phrases :

- (6) Max a embarqué la caisse[c] sur le cargo[lb]
- (7) Du monde[c] est accouru sur la place[lb]
- (8) Max a éjecté la douille[c] de la culasse[ls]³
- (9) La caisse[c] est tombée du cargo[ls]

Les indices «lb» et «ls» figurent les rôles sémantiques traditionnels des lieux «source» et «but» (cf. Gruber (1965), Fillmore (1968), Jackendoff (1972), pour la grammaire générative, mais aussi toute l'histoire de la grammaire). Le «but» est généralement défini en disant, pour les procès (6) et (7) par exemple, que les relations locatives (1) ou (5) sont obligatoirement vraies de leur résultat, ou état final, alors que les négations de (1) ou (5), *La caisse n'est pas sur le cargo*, *Il n'y a pas de monde sur la place*, sont obligatoirement

3. Disons une fois pour toutes à propos de ce type de compléments en *de* qu'on ne s'intéressera pas dans ces pages à l'analyse souvent possible où *la douille de la culasse* serait un groupe nominal. Le lecteur pourra vérifier que *de la culasse* dépend directement du verbe — ou de la phrase — en recourant par exemple au passif *La douille a été éjectée de la culasse* ou à la relativation *La douille que Max a éjectée de la culasse...*

vraies de la situation précédant immédiatement les procès concernés, ou état initial. L'inverse se produit avec les lieux «source» de (8) et (9) : les relations locatives (2) ou (1) doivent être vraies de l'état initial, et leurs négations de l'état final. Les verbes acceptant des compléments de lieu «source» ou «but» ne sont pas quelconques, et il est donc fondé de les considérer comme des «verbes locatifs».

Illustrons par quelques exemples une extension raisonnable de la notion «verbe locatif» :

- (10) Max a (chargé + lesté) la nacelle[lb] du ballon de sacs[c] de sable
- (11) Max a débarrassé la table[ls] de ses assiettes[c]
- (12) La place[l] grouille de monde[c]

Cette extension se justifie : ces procès impliquent les localisations (3) à (5); les «buts» et les «sources» sont définis de la même manière que pour les exemples (6) à (9); on a enfin, avec certains d'entre eux, une construction inversée avec complément de lieu :

- (13) Max a (chargé + *lesté) des sacs[c] de sable dans la nacelle[lb] du ballon
- (14) Max a débarrassé les assiettes[c] de la table[ls]
- (15) Du monde[c] grouille sur la place[l]

On appellera «standard» les constructions locatives comme (1) à (9) et (13) à (15), où le «lieu» se matérialise sous la forme «standard» d'un complément de lieu, «croisées» les constructions comme (10) à (12) où des «lieux» apparaissent en position non prépositionnelle, sujet ou complément direct.

Si cette description, chevauchant le no man's land du syntaxique et du sémantique, importe pour une classification se voulant prioritairement syntaxique, c'est qu'elle pose, à propos des compléments de lieu, un problème plus général, fondamental pour toute théorie de la phrase simple : celui de la distinction entre compléments NUCLÉAIRES et NON NUCLÉAIRES, i.e., entre ceux qui incarnent des ARGUMENTS appartenant au champ du

PRÉDICAT SÉMANTIQUE, et ceux qui, tels les CIRCONSTANCIELS, sont extérieurs à ce champ⁴.

Dès la fin des années 60, cette question s'est traduite, quant à la pratique taxinomique, dans une heuristique dénommée «principe d'expansion maximum». Supposons que soit à classer le verbe *fatiguer*, et que les premières formes de phrases qui viennent à l'esprit soient du type transitif simple

(16) La marche a fatigué Max.

(17) Cette vie monotone fatigue Max.

(ce sont d'ailleurs les seules à figurer dans les dictionnaires d'usage). L'application du principe d'expansion maximum conduit à chercher au moins un complément prépositionnel censé nucléaire pour les emplois supposés. Pour *fatiguer* (17), on a :

(18) Le spectacle des gens heureux a fatigué Max de sa vie monotone⁵.

Le verbe *fatiguer* «psychologique» entre dans une table de constructions à trois actants, alors que *fatiguer* «physiologique» reste dans une table à deux actants, puisqu'on ne lui a pas trouvé de complément prépositionnel

4. Avant 1977, ces deux types supposés de compléments étaient distingués à l'aide des expressions usuelles — mais porteuses d'ambiguïtés — «complément de verbe» et «complément de phrase». Les adjectifs «nucléaire» et «non nucléaire», dans l'acception donnée ci-dessus, ne pouvaient intervenir qu'après que la notion du «prédicat sémantique» et de ses arguments ne soit intervenue chez M. Gross (1981). Ces termes bien sûr ne sont pas inédits en eux-mêmes. Mais la progression intensive et extensive du lexique-grammaire, déterminée en particulier par la multiplication des travaux consacrés aux prédicats nominaux, les rendaient indispensables.

Inversement, certains usages de Boons (1974a) et Boons, Guillet, Leclère (1976) (par la suite B.G.L.) n'apparaissent pas ici. «Destination» remplaçait le mot «but», pourtant plus répandu, et plus proche du classique «goal» anglais. «But» est repris ici, comme déjà dans le titre de l'exposé de 1977 (cf. note 1), car cette notion, destinée comme on va le voir à disparaître, de même que celle de «source», n'a plus depuis cette date qu'une valeur polémique. Enfin, certains circonstanciels de lieu étaient appelés par B.G.L. «scéniques», par une métaphore théâtrale où les lieux incarnés dans les «compléments de phrase» étaient une «scène» où les «acteurs» — ou actants syntaxiques — tiennent les rôles des «personnages» — les arguments sémantiques. La question de la pertinence de cette métaphore sera évitée ici.

5. Les dictionnaires en fait mentionnent ce complément en *de*, mais dans une autre entrée, celle de l'«adjectif» *fatigué*, malencontreusement dissocié du verbe (*Max est fatigué de cette vie monotone*).

«intéressant». Il y a PRIORITÉ des tables de constructions à trois actants sur celles qui n'en ont que deux, et de ces dernières sur celles qui n'en ont qu'un seul (cas de l'intransitivité simple)⁶. Le principe d'expansion maximum a l'effet bénéfique fréquent de confirmer par une désambiguïation syntaxique la validité d'une distinction sémantique perçue au départ plus ou moins confusément : dans le cas de *fatiguer*, les acceptions «phy» et «psy». De manière plus générale, il met un frein au grossissement démesuré des tables de constructions transitives ou intransitives simples, non définies par un complément prépositionnel additionnel.

Mais ce principe d'expansion prioritaire posait problème avec plusieurs types de compléments, en particulier les compléments de lieu. Ceux-ci, comme on sait, peuvent, sous une forme ou l'autre, s'ajouter à presque toutes les phrases. L'intuition de nucléarité de tous les compléments locatifs de type «source» ou «but» se heurtait au dilemme suivant : attendre que des critères plus syntaxiques de ces notions soient découverts pour classer les verbes concernés dans des tables de constructions locatives, et ne pas en tenir compte provisoirement; constituer au contraire ces tables en se fiant à l'intuition immédiate de nucléarité, et parier que leur existence même stimulera la recherche des critères. Ceux-ci ayant en commun avec les alouettes rôties de tomber rarement du ciel, c'est la deuxième solution qui fut adoptée, dès le début des années 70. Elle est décrite dans B.G.L. (1976).

2. Soit maintenant la phrase

(19) Max a enfermé le chat[c] dans la cave[l]

et interrogeons-nous sur la valeur du lieu *cave*, nucléaire à l'intuition. Il est délicat de lui attribuer le rôle de «but» du chat, dans la mesure où, immédiatement avant que ne commence le procès d'enfermement proprement dit, le chat se trouvait vraisemblablement DÉJÀ dans la cave, ce qui contredit la définition du «but» donnée ci-dessus. Cependant, il est imaginable que le chat s'accrochait à la porte encore ouverte, et que Max l'a enfermé,

6. Une priorité supplémentaire, celle des tables de constructions complétives (M. Gross 1975) sur les tables de phrases simples, joue pour *fatiguer* «psy», puisqu'on a :

(a) Le spectacle de ce luxe a fatigué Max de devoir gagner péniblement sa vie

volontairement ou non, en fermant celle-ci. Dans ce contexte un peu étrange, le chat n'était pas dans la cave au départ, et celle-ci peut donc être considérée comme son «but». De même, il suffit de jouer sur l'impératif ou le déterminant (comme me le suggère Laurence Danlos), pour que dans la lecture dominante de

(20) Enferme le chat dans cette cave.

la cave soit bien le «but» du chat. L'exemple

(21) Max a étalé du ciment[c] sur le sol[l]

pose des problèmes analogues. Le procès d'étalement peut s'envisager comme débutant alors que le ciment se trouve déjà sur le sol, mais sous la forme d'une masse non étalée, ou au contraire dans un récipient localisé de manière telle qu'il soit faux de dire *Le ciment est sur le sol*. C'est dans ce dernier cas seulement que *sol* se laisse attribuer la fonction de «but»; à moins d'essayer de protéger cette notion en remarquant que, même dans le premier cas, il y aura nécessairement des portions du sol non recouvertes de ciment lors de l'état initial des choses, et recouvertes à l'état final : on sait qu'une quantité donnée de matière occupe une surface plus grande disposée en couche que si elle forme une masse quelconque. Mais cette tentative de sauvetage du «but» ne semblait pas déboucher sur une solution suffisamment générale. En effet, dans

(22) Max a bourré du linge[c] dans le (fond du + E) sac[l]

il apparaît que le linge occupe une partie moins grande du sac à la fin qu'au début, dans l'hypothèse où il était déjà dans le sac, mais non tassé. De même, dans

(23) Max[c] s'est recroquevillé dans son fauteuil[l]

Max semble occuper finalement une part moindre de l'espace du fauteuil, au cas, facultatif, où il s'y trouvait déjà initialement. Quoi qu'il en soit, la portion du lieu occupée par le corrélat peut rester strictement constante, comme dans :

(24) Max a vissé la plaque[c] au sol[l]

L'existence des «pseudo-buts» illustrée dans les exemples (19) à (24) constitue une des découvertes empiriques importantes du L.A.D.L. : la

double exigence de classification exhaustive de tous les verbes familiers ET d'application du principe d'expansion maximum a permis de montrer, dès les premières années 70, que les verbes acceptant ces «pseudo-buts», à notre connaissance jamais cités de façon systématique dans la littérature sur les compléments de lieu supposés nucléaires, forment une classe du même ordre de grandeur que celle des verbes se construisant avec un complément locatif «but» clairement défini par la condition «ne pas y être initialement».

Les verbes à complément «pseudo-but» posaient problème à la classification. Trois possibilités se présentaient. La première n'a pas été retenue, car trop contre-intuitive, et posant à nouveau le dilemme des critères-alouettes déjà évoqué à propos des notions de «source» et de «but» elles-mêmes : c'était de ne pas appliquer le principe d'expansion maximum, ces compléments étant douteux, et de considérer les verbes concernés (massivement transitifs) comme des prédicats à deux arguments, sujet et complément direct. La deuxième consistait à minimiser l'effectif lexical de l'ensemble de tables définies par le système «source-but»⁷ de deux manières : atténuer l'effet du principe d'expansion maximum en donnant priorité à des propriétés définitionnelles d'un autre type, telles que la sélection du complément direct : structures locatives à complément direct obligatoirement «humain» ou «animé» (*emprisonner (Max + le chat + *le téléphone) dans la cave*), obligatoirement pluriel (*entasser (des détritits + *un téléphone) dans un coin*), etc.; rejeter les verbes à «pseudo-but» dans une table locative «résiduelle», de toutes façons nécessaire pour certains verbes, locatifs à l'intuition, mais difficilement classables (cf. (33) ci-dessous). La troisième solution revenait à assimiler les «pseudo-buts» à des «buts» et les «conformes», se trouvent mêlés dans certaines tables.

Deux arguments plaidaient en faveur de la troisième solution. Tout d'abord, parallèlement aux «pseudo-buts», il existe des «pseudo-sources». Dans le procès «inverse» de (24)

(25) Max a dévissé la plaque[c] (du sol[l] + du mur[l])

7. L'historique de ce système devrait être développé parallèlement à celui que ces pages tentent de reconstituer. Il ne sera décrit ici pour aucune de ses étapes. Signalons seulement que la classification des structures locatives standard en termes de «source» et de «but» ne va nullement de soi, pour plusieurs raisons dont l'une est qu'un même emploi peut accepter les deux types de compléments :

(a) Max a sorti la table[c] (du salon[ls] + dans le couloir[lb])

Ils peuvent d'ailleurs apparaître dans une même phrase, comme c'est le cas de *sortir*, à l'éventuelle condition que des pauses, plus ou moins marquées, séparent verbe et compléments.

on imagine de préférence la plaque restant dans sa position avec le lieu *sol*, tombant et donc perdant cette position avec le lieu *mur*, qui serait donc une «source». De même, le procès

(26) Max a sarclé le chiendent[c] de l'allée[l]

peut consister aussi bien à laisser le chiendent, une fois coupé ou déraciné, sur le sol de l'allée, qu'à l'enlever de celle-ci au fur et à mesure de la progression du sarclage.

Or, ces «pseudo-sources», en opposition aux «pseudo-buts», ne posaient aucun problème : le petit nombre de types de compléments locatifs en *de* du français fait qu'il suffit d'exiger que le corrélat du lieu soit représenté par le complément direct des structures transitives, le sujet des structures intransitives, pour que les compléments ainsi retenus soient nucléaires. En effet, cette condition élimine de la classification les circonstanciels locatifs comme

(27) Max[c] a éteint la télévision de son fauteuil[l]

qui induisent une sémantique de partage en deux de l'espace : le lieu du sujet pendant la durée du procès (ici *fauteuil*), et l'extérieur de ce lieu, contenant les autres arguments. Elle élimine aussi des compléments comme ceux de *L'avion pique du nez*, *Léa ondule des hanches*, où il ne s'agit pas de la relation d'un lieu à un corrélat, mais d'une partie d'un corps (*nez*, *hanches*) à ce corps (*avion*, *Léa*). De plus, ces phrases avec «possessif» en *de* correspondent très souvent — pas toujours — à une phrase voisine sans complément : *Les hanches de Léa ondulent*, mais **Le nez de l'avion pique* (cf. Guillet, Leclère 1981). Ces deux types de compléments ainsi mis hors jeu, il ne reste pratiquement plus que des «sources» ou des «pseudo-sources»^{8, 9}.

8. À condition de mettre à part (comme me le rappelle Alain Guillet) les rares nucléaires du type *Max a (rapproché + éloigné) la chaise[c] de la table[l]*, en remarquant qu'ils n'apparaissent qu'avec des verbes dérivés d'adjectifs se construisant avec ce complément (*La chaise est (proche + loin) de la table*). Ces adjectifs, le «reportant» sur le verbe, épargnent au français une classe supplémentaire de compléments de verbe locatifs en *de* (cf. Guillet (1975) pour cette analyse).

Notons que ce petit nombre de types de compléments locatifs en *de* est une idiosyncrasie du français, potentiellement utile en linguistique appliquée, mais d'intérêt théorique vraisemblablement faible ou nul. En effet, pour que cet intérêt existe, il faudrait que la question «pourquoi n'existe-t-il pas d'autres compléments de lieu en *de* en français?» ait un espoir

La distinction de ces deux types n'avait ainsi pas d'urgence : ils pouvaient être mêlés dans une même table du système «source-but».

Deuxième argument en faveur de l'assimilation des «pseudo-buts» à des «buts» : les «pseudos», qu'ils soient «source» ou «but», abondent dans les compléments directs des structures croisées. Ainsi, les commentaires ci-dessus des structures standard *bourrer* (22) — «pseudo-but» — et de *sarcler* (26) — «pseudo-source» — sont valables pour les formes croisées :

(28) Max a bourré le (fond du + E) sac[l] de linge[c]

(29) Max a sarclé l'allée[l] de ses mauvaises herbes[c]

Les verbes intrinsèquement croisés *caillouter* — «pseudo-but» — et *démâter* — «pseudo-source» —

(30) Max a caillouté l'allée[l] d'une couche de gravier[c]
 *Max a caillouté une couche de gravier[c] sur l'allée[l]

(31) Le vent a démâté le ketch[c] de son artimon[c]
 ?Le vent a démâté l'artimon[c] du ketch[l]

relèvent des mêmes descriptions que *étaler* (21) ou *sarcler* (26), respectivement.

Or, de même que les compléments de lieu nucléaires en *de*, les deux types de structures transitives croisées, la «positive» et la «négative», se laissent définir d'une manière raisonnablement syntaxique — qui ne sera pas détaillée ici —, sans qu'interviennent les notions de «source» et de «but», ni donc la question des «pseudos». Ceux-ci se trouvaient mêlés de fait avec les «conformes», sans qu'il y ait jamais eu urgence à les distinguer. Le fait même que les deux classes de structures transitives croisées se soient trouvées définies indépendamment de cette distinction a eu pour effet de la négliger, comme dans le cas des structures standard en *de*. La tendance était de ne lui accorder importance que dans le quatrième cas, celui des structures standard à compléments locatifs de «but», «conformes» ou «pseudos». Du coup, l'argument en faveur de l'assimilation des «pseudo-buts» à des

de réponse, si minime soit-il. C'est très improbable, surtout si on songe aux compléments locatifs en *da* de l'italien qui, outre les deux types principaux du français, peuvent figurer le lieu «par où on passe» (français *par*) et l'équivalent de *chez*.

9. On ne décidera pas ici s'il faut englober métaphoriquement dans les «sources» les compléments d'emplois statiques comme *Le journal dépasse de sa poche*.

«buts» conformes n'a pas joué autant qu'il l'aurait dû, et les deux autres possibilités annoncées ci-dessus ont aussi été mises en application : élimination du problème pour un grand nombre de verbes par des propriétés définitionnelles prioritaires sur le système «source-but», relégation d'un nombre trop grand de verbes à compléments «pseudo-but» dans une table locative «résiduelle», alias fourre-tout. De cette façon, une classe de verbes comptant, comme on va le voir, parmi les plus productives et les plus homogènes du français se pulvérisait parmi des tables aux définitions disparates. Un phénomène de grand intérêt se trouvait ainsi caché aux regards, protégeant, par sa dissimulation même, des catégories traditionnelles qu'il aurait permis de critiquer.

3. Quand une entreprise classificatoire en est à ses débuts, certaines décisions sont prises en mauvaise connaissance de cause. Un des motifs de la dispersion qui vient d'être déplorée est à attribuer au nom qui avait été donné à la classe. Qu'un nom apparaisse était inévitable : à l'époque de la distribution des emplois de verbes dans des projets de tables, il importait pour B.G.L. de disposer d'une appellation conventionnelle bonne à désigner un phénomène inédit, bizarre, et de grande extension lexicale. L'étiquette de «pseudo-but», choisie ici à titre ponctuel pour introduire le problème sans préjuger de sa solution, n'a jamais été utilisée au L.A.D.L., mais suggère déjà les raisons de la dispersion : on ne donne pas une valeur définitionnelle élevée à une notion qui, répondant à l'idée de faux semblant, se présente de ce fait comme marginale relativement à une autre supposée plus claire. Cependant, les termes «pseudo-source» et «pseudo-but» peuvent s'écrire, alors que le nom élu par B.G.L. le pouvait difficilement. C'était un mauvais calembour de potaches, peu approprié de surcroît, apparu pour la raison que voici : comparé à la définition habituelle du «but» et de la «source» (être quelque part après le procès, ne pas y être avant, ou l'inverse), l'état initial de ce qui a été jusqu'à présent dénommé «pseudo-but» apparaissait au début des années 70 à B.G.L. sous la forme «être ou ne pas être quelque part avant», formule un peu longue pour les échanges quotidiens, et vite abrégée en «être ou ne pas être». Il ne restait qu'un pas à franchir, il le fut, et les verbes et compléments concernés se sont appelés «Hamlet».

Les choses vues d'aujourd'hui, il semble que cette étiquette ait joué un rôle malencontreux, pour plusieurs raisons. Elle est, tout d'abord, peu respectueuse du texte shakespearien : Hamlet, en prononçant les premiers

mots de son fameux monologue, pose la question du suicide, donc le choix d'exister ou de ne pas exister, et non d'être ou ne pas être dans un lieu déterminé¹⁰. Ensuite, comme le «to be or not to be» est, selon l'expression de G. Wilson Knight (1947), «the perfect opening to the central speech in the most discussed work in the world's literature», son caractère trop écrasant pour désigner un simple ensemble de compléments de lieu inédits en grammaire ne pouvait que se retourner en son contraire, et associer à cet ensemble une connotation de dérisoire. La trop grande dignité culturelle et universitaire de l'appellation l'empêchait finalement d'être écrite, et elle n'était utilisée, hormis les conversations internes au L.A.D.L., qu'à l'occasion de prestations orales, cours ou exposés, afin de faire rire : cet objectif était souvent atteint. Certes, il pourrait sembler qu'Hamlet étant, plus que tout autre personnage réel ou fictif, l'énigme par excellence, son nom était approprié à la désignation d'un phénomène de langue inédit qui, posant problème à des valeurs aussi admises que celles de «source» ou de «but», faisait, lui aussi, énigme. Mais il est rapidement apparu qu'une autre interprétation du personnage shakespearien l'emportait, — malheureusement. Image plus populaire peut-être, assez répandue, où Hamlet, plutôt que symbole de toute énigme, est celui de l'incohérent, de l'étrange, de l'insituable, de l'anormal¹¹. Je n'ai pas de traces écrites de ce que je vais avancer, mais si mon souvenir ne me trompe pas, des personnes non prévenues, à qui il était annoncé qu'il y avait, dans la typologie des compléments de lieu étalée au laboratoire, une classe «Hamlet», supposaient spontanément, sans qu'on ait eu le temps de poursuivre, qu'il s'agissait de compléments marginaux ou douteux, sortant de l'habitude.

C'est ainsi que, dénommant au départ des «pseudo-buts», Hamlet, par extension, finissait par désigner tout complément de lieu intuitivement

10. À moins de défendre une lecture du célèbre *incipit* où la pensée de Hamlet serait : être ou ne pas être (roi) à Elsenour, autrement dit, survivre ou ne pas survivre à l'exécution de sa vengeance. Une interprétation qui, développée, et confondue dans la liste de toutes celles déjà proposées, n'y ferait pas si mauvaise figure : fausse à la lettre du monologue, on peut y voir un résumé de toute la pièce.

11. Ainsi une transposition française du drame shakespearien dans le cadre du roman policier moderne porte le titre «L'embrumé». Cette image populaire semble répandue aussi dans le monde anglo-saxon, comme le montrerait cette séquence du film de Raoul Walsh «Battle cry», où un sergent de Marines restitue d'un air dégoûté à un de ses soldats l'exemplaire de Hamlet que celui-ci lui avait prêté, en disant à peu près : «Tiens, je te rends ton livre; ton Hamlet, il me fait penser à un oncle à moi», accompagnant ces mots d'un geste signifiant que quelque chose, dans la tête de l'oncle, ne tournait pas rond, — ou tournait trop.

nucléaire, mais inclassable en termes de «source» ou de «but», tels que ceux de

- (32) Max avisa un restaurant au coin de la rue.
 Max emploie du beurre dans sa cuisine.
 Max s'est perdu dans le bois.

On ne fait jamais suffisamment attention au choix du terme chargé de désigner une notion importante. Alors que la découverte empirique du phénomène «Hamlet» semblait devoir mettre en cause la généralité des notions «source» et «but», surtout si les «pseudo-buts» avaient été envisagés dans la cohérence classificatoire qu'ils forment avec les «pseudo-sources» standard et les deux types de structures transitives croisées, le terme employé pour nommer le phénomène contribuait à protéger, voire à renforcer ces notions, en facilitant l'imagerie suivante : il y aurait un «noyau» — numériquement important — d'exemples clairs de verbes acceptant un complément de lieu «but» conforme à la tradition, et, «autour» de ce noyau aux frontières plus ou moins floues, une périphérie où cette notion, se dégradant progressivement en compléments «Hamlet»¹², aboutissait finalement aux inclassables comme (32). Un «continuum» faisait passer des «bons» exemples aux exemples douteux.

On sait que le phantasme du «centre», du «noyau», compte parmi les «obstacles épistémologiques» caractéristiques de la mentalité pré-scientifique au sens de Gaston Bachelard (1938). Ceci dit, dans toute conjoncture de recherche, certains exemples paraissent plus clairs que d'autres au regard de la problématique envisagée. Mais l'obscurité de certains exemples ne constitue pas une propriété qui leur serait intrinsèque : elle est relative à un mode d'analyse préconçu. Les cas clairs ne devraient être que des tremplins destinés à améliorer la description de ceux qui le sont moins, et l'étude de ceux-ci peut, en retour, appelant des remaniements dans les modalités du classement, montrer que les éléments prétendument clairs ne l'étaient que dans le champ d'options *a priori* plus ou moins implicites, acceptées par la force de l'habitude. Quant au continuum, peut-être une telle notion présente-t-elle de l'intérêt dans l'étude du lexique, mais elle attend sa formalisation. Pour le problème «Hamlet», on va essayer de montrer maintenant : que «continuum» était le mot utilisé pour décrire un certain

12. «Destination au sens large» trouve-t-on dans Boons (1974a), sans doute pour que le terme «Hamlet» n'apparaisse pas dans une thèse de 3ème cycle.

ordre de phénomènes à l'aide de catégories inappropriées; que le «noyau» constitué par les verbes acceptant des compléments strictement «source» ou «but» étant la classe de ceux qui décrivent un déplacement obligatoire du corrélat (les verbes dits «de mouvement»), ils comptent parmi les plus difficiles et les plus curieux de la langue; enfin, que le phénomène «Hamlet» est généralement l'indice de ce qu'on a affaire à un verbe de causation locative «simple», appartenant, du fait même de cette simplicité, aux classes les plus régulières et les plus productives du français.

4. Une solution *a priori* envisageable du problème «Hamlet» revient à voir dans le «être ou ne pas être quelque part» l'indice d'une ambiguïté. Il y aurait, dans *enfermer* (19) par exemple, deux phrases, correspondant à deux types de compléments. L'un, où le chat au départ est obligatoirement hors de la cave, serait un complément de «but», nucléaire, alors qu'avec l'autre, nucléaire ou non, le chat est constamment dans la cave, avant, pendant, et après le procès. Mais cette analyse rencontre une difficulté : le français n'offre pratiquement pas d'exemples où ce type hypothétique de complément apparaîtrait à l'état pur¹³, sans qu'il y ait ambiguïté avec un lieu «but», ni donc problème «Hamlet». Voici un des rares exemples obéissant à la rigueur à sa description :

(33) L'arbre[c] s'est enraciné dans le terreau[l]

13. À moins de décrire ainsi, comme le font Boons (1974a) et B.G.L. (1976), le sous-ensemble des compléments non-nucléaires méritant de s'appeler «circonstanciels de lieu» (à l'époque «scéniques»), dans une acception restreinte où cette expression, prise à la lettre, désigne les «circonstances», indépendantes d'un procès, où s'effectue celui-ci. Dans

(a) Max a réparé sa montre (en Angleterre + sur un établi)

on a en effet l'impression que *Max* et *la montre* sont déjà *en Angleterre* avant que ne commence le procès de réparation, s'y trouvent encore une fois celui-ci terminé. Cette impression est d'ailleurs moins nette quant à la relation entre *montre* et *établi*. Je défends aujourd'hui la position que, malgré une certaine reproductibilité de cette intuition sémantique, la description à laquelle elle donne lieu est fautive, et que les circonstanciels de lieu ne concernent que ce qui est strictement contemporain du procès, et non son avant ni son après (cf. Boons 1985). Quoi qu'il en soit, expliquer le problème «Hamlet» par une ambiguïté des «sources» ou des «buts» avec des circonstanciels ne tenait debout que s'il était restreint à un cas de figure sur quatre, celui des «pseudo-buts». Pour généraliser cette solution aux trois autres, il aurait fallu postuler l'existence de circonstanciels inédits en *de* (pour les structures standard à «pseudo-sources»), et attribuer des valeurs locatives circonstancielles aux compléments directs «pseudos» des deux types, «positif» et «négatif», de structures transitives croisées, ce qui est aberrant : un complément direct ne peut être extérieur au champ du prédicat.

L'arbre ne peut effectivement changer de lieu au cours du procès, mais il faut faire abstraction de la croissance des racines pour affirmer qu'il occupe le même espace avant et après.

Si le «être ou ne pas être» n'est pas l'effet d'une ambiguïté linguistique, la seule possibilité restant ouverte est celle de la non-pertinence, ou indétermination. Que cette option soit la bonne, on l'aura peut-être soupçonné devant la plupart des exemples de «pseudos» apparus à la section 2. Quelle est la cause de cette indétermination? C'est à cette question que l'exposé de Noël 1977 à Montréal apportait la solution que voici, à peu près telle qu'elle y fut proposée. Elle part du principe suivant, généralement admis :

- (34) Pour tout procès décrivant un «changement d'état», les états initial et final (les situations immédiatement «avant» et «après») sont la négation l'un de l'autre.

Soit le procès

- (35) Max a surgelé les fraises.

On peut le développer en un «schéma de récit» comme

- (36) Ei : Les fraises ne sont pas surgelées.
Pr : Max surgèle les fraises.
Ef : Les fraises sont surgelées.

où «Pr» vaut pour procès, et «Ef» et «Ei» pour les états final et initial représentés par les lectures statiques du passif et de sa négation. Soit maintenant un schéma de récit correspondant à l'exemple de *embarquer* (6),

- (37) Ei : La caisse n'est pas embarquée $\implies$ La caisse n'est
sur le cargo. pas sur le cargo.
Pr : Max embarque la caisse sur le cargo.
Ef : La caisse est embarquée $\implies$ La caisse est
sur le cargo. sur le cargo.

où les flèches « $\Rightarrow$ » représentent une relation d'implication entre les valeurs de vérité des passifs statiques affirmé ou nié et les phrases élémentaires en *être Loc* et *ne pas être Loc* traditionnellement utilisées dans la définition des

notions de «source» et de «but». On constate que l'état final est suffisamment décrit par la phrase en *être Loc*. Ce qu'y ajoute le passif statique, c'est que l'état décrit a été PRÉCÉDÉ d'un procès d'embarquement, ce qui ne concerne pas l'état final à proprement parler. Avec de nombreux verbes, dont *embarquer*, le passif statique «raconte» ce qui a eu lieu, apportant ainsi une information superflue dans la description de l'état qu'il figure. Les choses ne sont pas symétriques avec l'état initial : le passif statique nie n'affirme pas qu'il y AURA embarquement d'une caisse sur un cargo, mais implique que toutes conditions sont remplies pour qu'un tel embarquement soit POSSIBLE. Ces conditions sont exactement décrites par la phrase en *ne pas être Loc*. En somme, les phrases en *(ne pas) être Loc* constituent de meilleures descriptions des états initial et final que les passifs statiques niés ou affirmés.

Mais passons à un complément «Hamlet» typique comme celui de *enfermer* (19) («pseudo-but»). On a le schéma :

- | | | |
|--|---|------------------------------------|
| (38) Ei : Le chat n'est pas enfermé
dans la cave. | ← | Le chat n'est
pas dans la cave. |
| Pr : Max enferme le chat dans la cave. | | |
| Ef : Le chat est enfermé
dans la cave. | → | Le chat est
dans la cave. |

La phrase en *être Loc* est obligatoirement vraie de l'état final, mais sa négation ne l'est pas de l'état initial : simplement, elle peut l'être, comme dans tous les exemples déjà proposés de «pseudo-buts». On commence à voir pourquoi : la représentation de l'état final de *enfermer* (38) par *Le chat est dans la cave* est insatisfaisante, car incomplète : il s'agit seulement d'une condition nécessaire de la vérité de cet état, et sa négation fournit, par contraposition, une condition suffisante, non nécessaire, de celle de l'état initial; d'où, dans celui-ci, l'inversion de la flèche. Or, définir l'état initial des verbes de changement d'état par la négation de l'état final n'a de sens que si l'expression donnée de celui-ci est complète. Vouloir décrire la fonction du complément *dans la cave* de *enfermer* en faisant intervenir la négation de *être Loc* était donc une erreur : les expressions en *être* ou *ne pas être Loc* n'expriment nullement une ambiguïté linguistique, mais bien une non pertinence, une indétermination. Le phénomène «Hamlet» n'existe pas, pour peu que la langue soit seule concernée : il n'y a qu'un «effet Hamlet», voire un artefact expérimental, déterminé par l'extension des notions de «source»

ou de «but» hors de leur champ naturel d'application. Ces deux notions ont un sens, non lorsqu'on a l'impression plus ou moins vague que le verbe étudié PEUT représenter un déplacement, un changement de lieu, mais lorsqu'il en représente OBLIGATOIREMENT un, comme c'est le cas de *embarquer*. Pour exprimer l'état final de *enfermer*, ce n'est plus, comme avec *embarquer*, le passif statique qui en dit trop, c'est la phrase en *être Loc* qui en dit trop peu, et les passifs statiques affirmé et nié sont les meilleures expressions des états final et initial. On note d'ailleurs que le passif statique dans (38), contrastant en cela avec celui de *embarquer*, n'affirme pas que l'état décrit a été précédé d'un procès d'enfermement : après tout, le chat a pu naître dans la cave, et n'en être jamais sorti¹⁴.

Ainsi, le choix d'un type d'énoncé plutôt qu'un autre pour figurer l'état final dépend du prédicat étudié, et il se peut que pour certains d'entre eux, la langue n'en fournisse aucun qui soit vraiment satisfaisant : la phrase en *être Loc* est souvent insuffisante; le passif statique, généralement disponible quand la notion d'état final a un sens relativement au procès concerné, en «raconte» souvent trop sur ce qui a précédé, et les autres structures à lecture statique, exemptes de ces défauts, ont une extension moindre dans le lexique¹⁵. Tout ceci nous met en mesure d'expliquer la cause de l'effet «Hamlet» «pseudo-but». Dans les phrases du type *Nc être Loc Ni*, la préposition *Loc* (ou la suite *être Loc*), représente le prédicat sémantique. Si cette forme d'énoncé ne suffit pas à décrire l'état final d'un procès locatif, c'est qu'il y manque un deuxième prédicat. La formule la plus générale de cet état est plutôt :

14. Ceci doit permettre d'expliquer qu'en *embarquer* (37), la contraposition est incertaine. Les deux flèches ont même orientation : le participe passé *embarqué* affirmant obligatoirement qu'un embarquement a eu lieu, sa négation affirme qu'il n'a pas (encore) eu lieu, et reste donc possible, puisque la caisse est ailleurs que sur le cargo. On pourrait suggérer que dans l'état initial, l'implication converse est vraie aussi, que si une caisse n'est pas sur un cargo, c'est qu'elle ne s'y trouve par «embarquée», mais il est vraisemblable que des interprétations différentes sont attribuées au passif statique nié selon qu'on essaye de poser l'implication dans un sens ou dans l'autre. L'effet de contraposition (flèches en sens inverse l'une de l'autre) n'apparaît clairement que pour les expressions d'état qui ne «racontent» pas.

15. Ces autres structures peuvent être intransitives, pronominales ou transitives ;

- (a) Max pend le jambon au plafond.
Ef : Le jambon pend au plafond.
- (b) Max adosse l'armoire au mur.
Ef : L'armoire s'adosse au mur.
- (c) Max rassemble les livres d'art sur le premier rayon.
Ef : Le premier rayon rassemble les livres d'art.

(39) Nc être Préd Loc NI

où *Préd* peut représenter, comme dans ces pages, un participe passé, ou comme dans la note 15 la forme finie d'un verbe (le support *être* disparaissant de (39) dans ce cas), mais aussi, éventuellement, un adjectif, un adverbe, ou un complément prépositionnel de forme variable (cf. note 15, *en prison*). La formule de l'état initial est, en fonction de (34), la négation de (39). D'où provenait la conjonction *ou* du *être ou ne pas être Loc* censé décrire l'état initial des verbes «Hamlet» «pseudo-but»? C'est ce qu'expliquait le «hand-out» de Montréal 1977 en représentant l'état initial de ces procès par le développement suivant de la négation de (39)¹⁶ :

(40) Nég (Nc être Préd Loc NI)

= : (Nég (Nc être Préd)) ou (Nég (Nc être Loc NI))

Ce développement n'est que l'application de la loi de De Morgan disant que la négation de l'intersection est égale à l'union des négations. Dans l'état initial de (38), le fait que la négation ait dans son champ deux prédicats «conjoints», *enfermé* et *dans*, aboutit à la description suivante : ou bien le chat est dans la cave, mais sans être enfermé, ou bien il n'est, ni dans la

Il se trouve, localement, d'autres modes de représentation : l'état final du procès *emprisonner Max (à Sing-Sing)* se décrit aussi bien par *Max est emprisonné (à Sing-Sing)* que par la «nominalisation» *Max est en prison (à Sing-Sing)*, — et non par *Max est dans la prison (à Sing-Sing)*, puisque les gardiens des prisonniers, eux aussi, sont dans la prison, mais sans être en prison, ou emprisonnés : effet «Hamlet» typique.

On pourrait songer à représenter ces états par des «formes logiques» écrites dans un langage artificiel approprié. Des phrases de la langue naturelle sont de préférence utilisées ici, en une sorte d'application du principe harrissien bien connu «la métalangue est dans la langue». Certes ce principe, dogmatiquement énoncé, a un fumet ontologique prononcé. Mais une transposition empiriste, telle que «la métalangue est très très souvent dans la langue», a, pour être un peu comique, des conséquences précises pour une description lexico-syntaxique se voulant un tant soit peu exigeante, ainsi que pour l'éventuelle constructions de logiques qui ne soient pas caricaturalement éloignées des réalités sous-jacentes à la langue que postule le linguiste.

16. La formule exacte était :

(a) (Na être Adv NI) Nég = etc.

On disait à l'époque «argument du lieu» plutôt que «corrélât du lieu» (d'où *Na*), l'opérateur *Nég* figure à droite de son argument pour je ne sais plus quelle coquetterie, et *Adv*, au lieu de *Préd*, figurait, dans un sens encore plus étendu que ne l'est déjà la notion d'adverbe, tout prédicat combinable avec un complément de lieu.

cave, ni enfermé, ou bien enfin il est enfermé, mais ailleurs que dans la cave concernée¹⁷.

Insistons-y, il ne s'agit pas de donner à cette application de la loi de De Morgan un statut forcément linguistique : ce qui est analysé ici est plutôt un effet qu'un phénomène de langue. On tente seulement de suggérer le processus cognitif par lequel l'extension — illégitime — des notions traditionnelles de «source» et de «but» à une classification raisonnablement exhaustive des verbes locatifs aboutit, de manière quasi inévitable, à un effet *être ou ne pas être Loc*. Ce processus est censé prendre place, moins dans la grammaire d'un sujet parlant idéal que dans l'esprit du linguiste quand, armé de catégories inadéquates, il rencontre un ordre de phénomènes qui, sans qu'il le sache encore, va mettre ces catégories en question.

L'explication ci-dessus est confirmée par la comparaison des compléments de lieu en *de* représentant des «sources» ou des «pseudo-sources». Voici un schéma de récit de *éjecter* (8) («source conforme») :

(41) Ei :	La douille n'est pas éjectée de la culasse.	⇒	La douille est dans la culasse.
Pr :	Max éjecte la douille de la culasse.		
Ef :	La douille est éjectée de la culasse.	⇒	La douille n'est pas dans la culasse.

Du fait de la «négation» incorporée dans la préposition locative *de*, les phrases en *(ne pas) être Loc* sont inversées relativement au schéma (37) : l'énoncé en *être Loc* apparaît dans l'état initial, et celui en *ne pas être Loc dans l'état final*. Comme pour *embarquer* (37), les passifs statiques en racontent trop, et les deux phrases en *(ne pas) être Loc* sont de bonnes représentations des états final et initial. Les choses sont différentes avec les «pseudo-sources». Voici un schéma de récit de *sarcler* (26) :

17. Cette troisième possibilité semble moins vraisemblable que les deux autres. Mais elle intervient peut-être, d'une manière qui ne sera pas développée ici, dans le fait que des deux phrases

(a) (De son appartement, + D'Alcatraz,) Max a été emprisonné à Sing-Sing.

celle en *Alcatraz* est moins mauvaise que celle en *appartement*, à condition de ne pas se représenter celui-ci comme un lieu où Max se trouvait initialement enfermé (je dois à Christian Leclère cette différence d'acceptabilité).

- (42) Ei : Le chiendent n'est pas sarclé $\implies$ Le chiendent est
de l'allée. dans l'allée.
Pr : Max sarcle le chiendent de l'allée.
Ef : Le chiendent est sarclé $\implies$ Le chiendent
de l'allée. n'est pas dans
l'allée.

La phrase en *être Loc* décrit insuffisamment l'état initial. Il ne suffit pas que du chiendent soit dans une allée pour qu'un sarclage soit possible : il faut de plus qu'il ne s'y trouve pas déjà coupé ou déraciné, qu'il y pousse. C'est donc le passif statique nié qui fournit la moins mauvaise expression de l'état initial : affirmant la possibilité d'un sarclage, il implique l'existence de cet état, difficile par ailleurs à décrire par une forme qui soit valable pour de grands nombres de compléments «pseudo-sources». Quant à l'état final, aucune des deux représentations de (42) n'est satisfaisante : le passif statique raconte qu'il y a eu sarclage, et la phrase en *ne pas être Loc* n'est pas obligatoirement vraie (cf. le commentaire de (26)). L'état final devrait être décrit par une double affirmation d'existence comme «il y a une allée; il y a du chiendent coupé ou déraciné», mais celle-ci est peu généralisable. Si l'effet «Hamlet» «pseudo-source» ne se laisse pas décrire aussi facilement que l'effet «pseudo-but» par un développement comme (40), il n'en existe pas moins.

Cet effet n'a été analysé ici que pour les structures standard. On construirait facilement des schémas de récit analogues pour les structures croisées, en opposant par exemple le «but» *nacelle* de *lester* (10) au «pseudo-but» *allée* de *caillouter* (30), la «source» *table* de *débarrasser* (11) à la «pseudo-source» *ketch* de *démâter* (31).

5. La solution du problème «Hamlet» qui vient d'être présentée, et sa redéfinition comme effet plutôt que phénomène, consiste à faire des procès locatifs un cas particulier des procès décrivant un changement d'état. Autrement dit, la description des procès locatifs en termes aspectuels (état initial, état final, et procès médiateur faisant passer de l'un à l'autre) est supérieure à la description traditionnelle faite en termes spatio-temporels de la «source», du «but», et de l'éventuel «parcours» les connectant. Il n'y a ni «pseudo-sources» ni «pseudo-buts», pas plus d'ailleurs qu'il n'y a des «sources» et des «buts», en tant que ces notions désigneraient des «rôles» sémantiques fonctionnels, thématiques ou casuels, attachés aux arguments

d'une phrase ou d'un schéma de phrase (comme chez Gruber (1965), Fillmore (1968) ou Jackendoff (1972)). Il n'y a que des «lieux initiaux» et des «lieux finaux». Ceci est plus qu'une simple variante terminologique : dire que le complément de lieu nucléaire de *enfermer* est final, que celui de *sarcler* est initial, ce n'est pas leur attribuer une valeur thématique, — ni vraisemblablement non plus un «thêta-rôle» au sens de Chomsky (1981); c'est une manière abrégée de renvoyer à l'expression de l'état final ou initial qui implique obligatoirement la vérité de la relation locative élémentaire en *être Loc*. Cet énoncé sera le passif statique dans le cas de *enfermer*, la négation du passif statique dans celui de *sarcler*, et, pour *embarquer* et *éjecter*, la phrase en *être Loc* qui, bien sûr, s'implique elle-même. Entre les compléments de lieu initiaux et finaux, il convient de placer la gamme des lieux «médiants» (i.e. contemporains du procès), comme les circonstanciels de (a) note 13, ou comme tout ce qui peut, dans le cas des verbes de déplacement, concerner le parcours joignant les lieux initial et final, ou l'orientation de ce parcours¹⁸.

C'est ici l'occasion de remarquer que la règle (34) (Ef = Nég [Ei], Ei = Nég [Ef]), très communément admise, n'est vraie que si le passif statique est systématiquement utilisé comme expression de l'état final, quel que soit le verbe. Si au contraire une exigence de description la plus exacte possible des états initial et final est adoptée, comme il est préconisé ici, la règle devient fautive pour beaucoup de verbes signifiant obligatoirement un déplacement, ceux donc où les notions intuitives de «source» et de «but» sont les plus claires. Soit pour *transvaser* le schéma de récit :

18. Ainsi a-t-on les compléments médians :

- (a) Max monte (par le sentier + à travers les fourrés + le long du ruisseau + vers le château + etc.)

Les phrases décrivant les relations locatives médianes élémentaires exigent le plus souvent un support de préposition plus dynamique que *être* :

- (b) Max ((*est + passe) par le sentier + (*est + se déplace) à travers les fourrés + (?est + se déplace) le long de la rivière + (*est + va) vers le château)

Ce qui définit comme médians les compléments des phrases (a) en *monter*, c'est que celles-ci impliquent la vérité des expressions locatives (b) correspondantes. Cette implication se situe dans une relation de simultanéité avec le procès de montée lui-même, et non avec ses états initial ou final, tels que *être (dans la vallée + au château)*, auxquels renvoient les compléments initial et final des phrases :

- (c) Max est monté (de la vallée + au château)

sans doute de leur caractère élémentaire. Supposons de plus que la présence d'une information inédite, ne figurant dans aucun autre verbe déjà existant, soit une des raisons les plus générales de l'apparition de nouveaux verbes dans une langue¹⁹. Avec les verbes locatifs, les formules (44) et (45) se développent, soit en

(46) causer [Nc être Loc NI]

(47) causer [Nég [Nc être Loc NI]

si «E» se laisse représenter complètement par le prédicat *Loc* et ses arguments, soit en

(48) causer [Nc être Préd Loc NI]

(49) causer [Nég [Nc être Préd Loc NI]

si «E», prenant la représentation (39), est incomplet sans l'élément *Préd*. Considérons les formes simples (46) et (47) : l'information originale ne peut consister que dans la sélection de *Nc* (*creuser* (*un trou* + * *un téléphone*) *dans le sol*), de *NI* (cf. *embarquer* (6) et (37) ou *immerger une nacelle* (*au fond de l'eau* + * *sur la table*)), ou à la rigueur de la relation locative elle-même (*entrer* (*dans la chambre* + * *sur le plancher*), *sortir* (*de la chambre* + * *du plancher*)), mais ce cas pourrait se ramener au précédent : sélection d'un certain type de lieu clos pour *entrer* et *sortir*, impliquant une préposition comme *dans* ou *à l'intérieur de*. Citons enfin avec *insuffler* (*de l'air* + * *un téléphone*) (*dans les poumons de Léa* + * *sur la table*) ou *dépoter* (*la plante* + * *le téléphone*) (*du bac* + * *du sol*) des exemples de combinaison des deux sélections.

Les verbes de ce type sont relativement peu nombreux, et il n'est d'ailleurs pas sûr que les formules (46) ou (47) les représentent complètement. *Creuser* mis à part, ils sont comme les deux flancs, initial et final, des verbes locatifs représentant obligatoirement un déplacement. Le traitement de la plupart d'entre eux déborde ces formules, et il n'a pas été tenté ici de les décrire de manière détaillée, à l'exception de *transvaser* (43), relativement élémentaire. Le cas le plus fréquent, dans les verbes causatifs simples,

19. Compte tenu d'une production parallèle d'emplois argotiques de comportement partiellement semblable à celui d'un élément lexical déjà existant (comme *crêcher* relativement à *habiter*), ou, plus rarement, de synonymes «inutiles» (*stopper* relativement à *arrêter*).

correspond aux formules (48) ou (49)²⁰, productrices d'effets «Hamlet» : leur élément *Préd* ne peut être supprimé sans que la description d'état ainsi obtenue ne soit incomplète²¹. Ainsi aboutit-on au renversement annoncé à la fin de la section 3. La solution 1977 du problème «Hamlet» a fait de la majorité des compléments de lieu «bizarres», mal définis comme «pseudos» relativement aux notions traditionnelles de «source» et de «but», les cas les plus simples, et donc les plus productifs, de verbes locatifs. Certes la représentation de leur état final ou initial est plus complexe que l'expression élémentaire en *être Loc*, mais cette complexité relative doit être vue comme l'indice d'une simplicité globale du verbe. Au contraire, la simplicité des états initial et final des verbes de déplacement est généralement le signe d'un procès globalement complexe, rarement réductible à l'une des formules (46)-(47). Tout se passe comme si, l'information globale contenue dans un verbe étant limitée, les verbes causatifs purs mettaient toute leur «complexité simple» dans un seul état, soit final soit initial, alors que les verbes de déplacement la mettent dans un processus complexe de comparaison entre ces deux états, en eux-mêmes du type élémentaire (*ne pas*) *être Loc*. Ajoutons, flanquant de part et d'autre cette classe centrale, les problématiques verbes de déplacement simples du type (46) (*entrer, embarquer, immerger, insuffler*) ou (47) (*sortir, dépoter*) peut-être définis par un seul état locatif élémentaire²².

20. On a surtout parlé ici du type «positif» (48). Le type «négatif» (49) se rencontre principalement avec les verbes formés à l'aide du préfixe *dé* à partir d'un verbe positif déjà existant : ainsi du couple (24)-(25) *visser/dévisser*. Quant aux verbes négatifs intrinsèques, la plupart ne se laissent pas réduire à la formule (49) : à l'information concernant l'état initial (dans le cas de *sarcler* (26) (42), le fait que les végétaux sont enracinés dans le sol), ils joignent une information médiane spécifiant la manière dont s'effectue le procès, — pour *sarcler*, le fait que les végétaux doivent être coupés ou déracinés, et ce au moyen d'un sarcloir, d'une binette, ou de tout ustensile «médian» répondant au même office.

21. Le type (48) ne garantit pas la présence de l'effet «Hamlet», car celui-ci dépend en partie de la connaissance du monde, ce qui est normal de la part d'un effet. *Enraciner* (33), de type incontestablement (48), n'a pas, comme on l'a vu, de lecture «but» intuitive possible, alors que celle-ci est la seule à apparaître en première impression avec un exemple comme *Max a collé le timbre sur l'enveloppe*. On ne pense pas tout de suite à une technique de collage où le timbre, au départ dans sa position finale, serait collé grâce à de l'eau qui le traverserait. *Coller* est du type (48) tout autant qu'*enraciner*. L'image culturellement très prégnante du geste amenant le timbre sur l'enveloppe ne compte pas, et *coller* n'appartient pas aux verbes décrivant un «déplacement obligatoire». Cette notion, pour avoir une valeur linguistique, doit avoir ses critères syntaxiques, qui seront décrits ailleurs. Disons seulement qu'ils consistent notamment dans le fait que la complémentation d'un verbe impliquant vraiment un déplacement, comme *monter* (cf. note 18), permet de figurer différentes étapes de celui-ci, au moins deux.

22. Notons de plus les opérateurs locatifs initiaux ou finaux, comme *mettre* ou *enlever*, que les formules (46) ou (47) représentent strictement, sans qu'il y ait sélection, ni du lieu, ni de son

Telle est, brièvement suggérée, la classification naturelle des verbes locatifs, mieux ordonnée, plus syntaxique, à laquelle la solution aspectuelle du problème «Hamlet» a donné naissance. En particulier, le résidu énorme des verbes mal décrits par le système spatio-temporel «source-but» s'est trouvé considérablement réduit, au point qu'il devient envisageable de le faire disparaître. Comment une hypothèse manifestement sémantique, puisqu'aspectuelle, a-t-elle permis de construire une classification²³ plus «syntaxisée» que la première, c'est ce qui sera décrit ailleurs : il s'agit du travail effectué pour l'essentiel après 1977. Disons seulement que, comme on a pu s'en rendre compte, la tripartition aspectuelle des compléments de lieu s'est reportée sur les verbes, et que ce sont ceux-ci que des critères syntaxiques classent — notamment — en initiaux, médians et finaux. Ceci a pour effet de regrouper les verbes locatifs simples du type (48) anciennement dispersés, — «Hamlet» (mais cf. note 21). Ils sont cependant répartis en plusieurs sous-tables, vu leur importance numérique.

6. On attirera l'attention sur une question non strictement linguistique, dans la mesure où elle met en jeu l'histoire de la grammaire depuis ses origines, et le poids qu'elle exerce, à l'insu du linguiste, sur ses descriptions comme sur le choix de ses exemples. En effet, la solution du problème «Hamlet» proposée ici fait elle-même problème, et ce, du fait de sa simplicité. Elle est même tellement simple qu'on hésite à lui accorder le statut de découverte. Il est en tout cas raisonnable de supposer que toute entreprise taxinomique fondée, comme celle du L.A.D.L., sur la quadruple exigence d'exhaustivité des verbes familiers, d'une certaine forme de suprématie du syntaxique sur le sémantique, de priorité à l'expansion syntaxique maximum, et de curiosité pour les notions intuitives de «source» et de «but», aurait induit le problème «Hamlet», et, le considérant dans toute son étendue, l'aurait résolu d'une manière analogue à celle qu'ont essayé de raconter ces pages. Qu'on ne lise pas ici une profession de foi inductiviste.

corrélât, ni de la relation locative (en tout cas pour *mettre*). On n'a pas parlé non plus des verbes ne comportant qu'une information strictement médiane, comme les intransitifs *nager*, *pédaler*, *déambuler*, ou les transitifs *remorquer*, *brouetter* : leurs caractéristiques aspectuelles sont telles que les notions d'états initial et final n'y ont pas grand sens, sauf si sont prises en considération les extensions de complémentation locative finale qu'autorisent certains d'entre eux, — les transitifs surtout.

23. Son principe porte le nom de «polarité aspectuelle des verbes locatifs». Il est l'objet, ainsi que de certaines des propriétés syntaxiques qu'il fait intervenir, d'un premier compte-rendu dans Boons (1984).

La «théorie» — en supposant que la solution aspectuelle du problème «Hamlet» mérite ce nom — ne découle pas naturellement des «faits», ne serait-ce que pour cette raison que parmi les «faits de langage», on ne sait pas toujours à l'avance ce qui sera un fait de langue : ainsi les verbes «Hamlet» sont-ils passés, du statut de phénomène, à celui d'effet, voire d'artefact, ce passage ayant été déterminé, comme on l'a vu, par un progrès «théorique». Ce qui est affirmé ici, c'est que la taxinomie constitue une heuristique privilégiée rendant très probable le surgissement de ce type de solution, pour peu que soient clairement thématiques les problèmes posés par un premier cadre classificatoire, et qu'il y ait volonté de remédier à ses défauts.

Aussi bien la vraie question est ailleurs : étant donnés, et le nombre important des verbes locatifs posant un problème «Hamlet» quand on tente de décrire leurs compléments en termes de «source» et de «but», et la simplicité de la solution, pourquoi des grammairiens ou linguistes ne pratiquant pas une méthodologie taxinomiste n'ont-ils jamais — à ma connaissance — appréhendé ce problème? On répondra à cette dernière question en remarquant le statut généralement incertain des idées de «source» et de «but», — ainsi que des autres fonctions thématiques ou casuelles traditionnelles. S'agit-il d'objets immatériels de l'observation sémantique, ou d'hypothèses élaborées en vue d'une meilleure description syntaxique des éléments lexicaux? Il semble que la première interprétation ait généralement dominé. En effet, l'application des principes les plus élémentaires de la méthode hypothético-déductive prévoit que si un statut d'hypothèse avait clairement été associé à ces notions et aux analyses qu'elles permettent, les exemples intéressants de verbes locatifs auraient été, non ceux qui les confirment — les verbes de déplacement, en premier lieu —, mais ceux qui mettent leur généralité en cause, en particulier les verbes «Hamlet» de formule (49) ou (48). Or, ceux-ci n'étaient pas difficiles à trouver, puisque leur nombre est du même ordre de grandeur que celui des premiers. Un seul exemple en principe, bien décrit, pouvait suffire à mettre en question le système «source-but», et à faire de celui-ci un cas particulier, relativement complexe, d'un système plus simple et plus général, défini en termes, traditionnels eux aussi d'ailleurs, de changement d'état.

Mais alors, si les rôles de «source» et de «but», n'étant pas des hypothèses, sont des objets de l'observation sémantique empirique, pourquoi la grammaire leur a-t-elle donné une extension si vaste, débordant de

manière aussi manifeste leur champ naturel d'application? La réponse est double : tout d'abord, ces mots, avec ceux d'«origine», de «sens», de «fin», sont porteurs de valorisations ontologiques peu contrôlables en cas de déficience du caractère opératoire de leurs définitions²⁴; ensuite, et plus spécifiquement, quand un même emploi de verbe permet de construire des phrases processives et statiques, la tendance grammairienne générale est, soit de les dissocier (de manière souvent abusive, comme dans la lexicographie des emplois verbal et «adjectival» de *fatiguer*, cf. note 5), soit de privilégier le processif. Au lieu d'être étudié en priorité, le statique ne l'est que par référence au processif, — d'où pour décrire la fonction du passif statique, le terme classique de «résultat» qui, contrairement à celui d'état, implique un procès préalable, comme le fait souvent ce passif. Avec les verbes locatifs, cette tendance se redouble d'un autre privilège : celui du mouvement, du déplacement, sur tout autre type de procès impliquant une localisation. Cette tendance apparaît dès l'antiquité, chez les grammairiens latins probablement, grecs sans doute : le lieu où on est, où on va («but»), d'où on vient («source»), par où on passe, tels sont les critères sémantiques proposés pour décider si, à propos de tel ou tel complément de lieu du latin, il convient de poser les questions *ubi*, *quo*, *unde*, *quā*. Ce petit système sémantique, dominé par l'idée de déplacement, est-il vraiment approprié à l'usage effectif des questions locatives du latin, en particulier si elles interrogent des compléments posant des problèmes de type «Hamlet»? C'est à voir. Mais il suffit de passer à une langue vivante comme l'allemand, pour que dans l'exemple suivant, le déterminant de *Keller* apparaisse à l'accusatif,

(50) Max hat die Katze in den Keller eingeschlossen.

(Max a enfermé le chat dans la cave.)

cette phrase étant naturelle pour l'interprétation où le chat se trouve déjà dans la cave au moment initial du procès. Or le discours grammairien traditionnel de l'allemand voit dans l'accusatif l'indication que les compléments de lieu qu'il marque représentent un «but», une fin de parcours. Certes il faudrait multiplier les exemples et les langues étudiées, mais les preuves ne manquent pas permettant d'affirmer que la sémantique grammairienne des questions locatives latines s'est transmise telle quelle jusqu'à nous, et continue d'informer l'étude des langues vivantes. Pour ne prendre que deux exemples extrêmes, elle apparaît, intacte, dans un manuel scolaire comme la

24. «Qui sommes-nous? d'où venons-nous? où allons-nous?» Il n'est pas étonnant qu'un «to be or not to be» soit venu se joindre à des interrogations aussi fondamentales.

«Grammaire française» de A. Hamon (1966); intacte aussi, comme on l'a vu, chez Gruber et Fillmore qui, dans le cadre de la grammaire générative, comptent à partir de 1965 la «source» et le «but» dans une liste très limitée de fonctions sémantiques élémentaires, supposées nécessaires et suffisantes pour une analyse syntactico-sémantique de la phrase simple.

Dans ce même texte que Maurice Gross (1976) introduisait en parlant de la «mauvaise réputation» qu'a de nos jours la taxinomie dans le monde des linguistes, il poursuit en critiquant trois conséquences de ce préjugé : le petit nombre d'exemples illustrant une problématique, le caractère disparate de l'ensemble qu'ils forment, et le fait qu'ils sont «pris au hasard». Limitons-nous au cas ici concerné de la «source» et du «but». Le nombre des exemples de Gruber et Fillmore, et par la suite de Jackendoff, est effectivement restreint, et le premier point est donc vrai. Mais il n'en va pas de même des deux autres : vu que les verbes élus représentent tous obligatoirement un déplacement — quand ils ne sont pas intrinsèquement statiques —, ou que les scénarios implicitement induits par la construction des exemples poussent à les interpréter comme tels, leur ensemble n'est pas si disparate. Enfin, l'expression «pris au hasard» est ambiguë. Pertinente pour signifier que la sélection des exemples n'obéit à aucun principe techniquement maîtrisé, elle est fautive lorsque entendue à la lettre : si les verbes avaient été choisis au hasard dans une liste exhaustive par une technique quelconque destinée à éliminer les facteurs personnels risquant d'orienter inconsciemment les options, le problème «Hamlet» serait inévitablement apparu, vu le grand nombre de verbes qui le posent, et une solution aurait vraisemblablement été trouvée. À strictement parler, il n'y a donc pas eu de sélection au hasard, les exemples n'étaient pas disparates, et, vu la grande extension lexicale des verbes ou compléments «Hamlet», c'est regrettable, — mais heureux pour le L.A.D.L., à mon avis du moins.

Pour ce qui est du choix initial des notions, B.G.L. n'a fait montre, au début des années 70, d'aucune originalité. Le schème spatio-temporel «source-but» fut très vite adopté. C'est normal : on part de ce qui existe. Il n'y avait aucune raison pour que B.G.L. échappe à un préjugé sémantique dont la ténacité se manifeste depuis des siècles dans l'énorme majorité des écoles de grammaire, que leurs objectifs soient désintéressés ou appliqués. La seule différence, c'est que l'exigence syntaxique a amené B.G.L. à prendre au sérieux les expressions locatives en (*ne pas*) être Loc, alors que dans les autres travaux, leur usage est le plus souvent liminaire : elles permettent

une définition commode de la «source» et du «but», qui cède vite la place à une intuition sémantique immédiate de ces rôles. Contrastant avec ce flou protecteur des idées sémantiques toutes faites, l'application systématique de ces expressions a révélé leur insuffisance, faisant d'elles, au bout des quelques années schématiquement retracées ici, un cas particulier de la représentation des états initial et final par des expressions en *(ne pas) être Préd Loc.*

Ce qu'a essayé de montrer cet historique d'une erreur, et de sa correction, c'est comment moins de dix années d'une pratique classificatoire assujettie aux principes les plus généraux des taxinomies L.A.D.L. (1968-1977 en ce qui me concerne) ont déterminé la mise en cause de valeurs sémantiques spatio-temporelles tellement banales qu'elles en étaient devenues évidentes quant à leur intérêt, implicites quant à leurs fondements, et leur remplacement par des valeurs aspectuelles, presque aussi traditionnelles d'ailleurs, mais qui, incarnées dans une syntaxe, ont montré leur plus grande efficacité. Ceci laisse supposer que les autres rôles thématiques traditionnels («cause», «agent», «instrument», etc.) risquent fort de se trouver contestés de manière analogue par la pratique taxinomique, et de subir, dans des délais assez proches, un sort comparable à celui des notions de «source» et de «but».

Les choses auraient pu se passer autrement. La priorité principale donnée au syntaxique sur le sémantique, mécaniquement interprétée, aurait pu se traduire par le refus de prendre en considération les notions de «source» et de «but». Dans cette hypothèse, celles-ci seraient sans doute restées intactes, et auraient continué d'infléchir, mais dans l'implicite, la description linguistique. Si le linguiste se refuse à mettre en cause les valeurs sémantiques héritées, que ce soit en les acceptant béatement telles quelles, ou au contraire en déclarant qu'étant syntacticien, il n'a pas à s'en occuper, ce sont elles qui, à son insu, s'occuperont de ses travaux. Il y a, non seulement pour la philosophie du langage, mais aussi pour la pratique linguistique, diverses acceptions des mots «sens» ou «sémantique», les distinctions à opérer n'étant vraisemblablement pas les mêmes dans les deux perspectives. Dans celle défendue ici, les valeurs sémantiques qui intéressent en premier lieu le linguiste, qu'elles soient traditionnelles ou non, ne relèvent pas de la sémantique du bon sens, ou de la «communication». Ce ne sont pas des objets de l'observation linguistique, mais des hypothèses destinées à mieux décrire la syntaxe considérée dans ses relations au lexique. Dès que le progrès des travaux taxinomiques montre qu'une hypothèse sémantique est

fausse ou manque de généralité, celle-ci doit être modifiée, — ou supprimée, cas limite de modification. L'acception du mot «sens» valorisée ici concerne moins ce qui peut s'appeler le sens de la phrase, ou du discours, que le SENS DE LA SYNTAXE DE LA PHRASE (cf. la conclusion de Boons 1974b). Dans cette acception, il y a donc entre l'ensemble des formes syntaxiques et celui des hypothèses sémantiques destinées à en améliorer la description une différence essentielle de statut, se traduisant dans une profonde dissymétrie de leurs traitements linguistiques respectifs.

7. Cet article a essayé de répondre à quelques questions du type «pourquoi?» ou «comment?». Pourquoi le problème «Hamlet» est-il apparu au L.A.D.L.? Comment la solution proposée met-elle en cause dans ses fondements l'idée de rôles sémantiques casuels ou thématiques? Pourquoi les verbes concernés sont-ils si nombreux? Pourquoi enfin, dans une perspective extra-linguistique d'histoire de la grammaire, a-t-il fallu attendre la construction d'un lexique-grammaire exhaustif obéissant à des exigences spécifiques pour faire apparaître un problème d'extension lexicale aussi grande?

L'exposé de Noël 1977, si je me souviens bien, ne voulait répondre qu'aux deux premières questions. Mais cela suffisait pour que figurent dans son titre (cf. note 1) les notions de description et d'explication. L'idée étant que, par un paradoxe qui n'est qu'apparent, une pratique taxinomique permet de passer du descriptif à l'explicatif, à condition qu'elle soit engagée dans une dynamique d'auto-critique et de progrès, de «croissance», au sens de Karl Popper. Mais je prenais le mot «explication» dans une acception intuitive, définie comme un ensemble de réponses hypothétiques à des questions naïves en «pourquoi?», ensemble dont se déduiraient raisonnablement les «faits» ayant suscité les questions. D'où un malentendu dans la discussion qui a suivi l'exposé. Judith déniait toute valeur explicative à ma solution du problème «Hamlet». Sans doute en partie parce que la «mauvaise réputation» de la taxinomie, reléguant celle-ci sans discussion dans une technicité observationnelle pure, laborieuse et subalterne, la situe de ce fait aux antipodes du théorique et de l'explicatif. Mais surtout à cause de la notion d'explication en grammaire générative définie dans Chomsky (1965), et que Judith faisait sienne : le linguiste ne passe du descriptif à l'explicatif que s'il assume le risque de donner à ses hypothèses un statut de principe universel. Ce malentendu occasionné par au moins deux acceptions envisageables du mot «explication» n'a pu être dissipé. Il se faisait tard; il était temps d'aller déjeuner.

L'esprit de l'escalier me fait poser une ultime question : quel sens y aurait-il à affirmer que la solution aspectuelle du problème «Hamlet» prend valeur universelle? Tentons une réponse : pour toute langue naturelle possible dotée de propriétés telles que les termes présupposés par l'énoncé du problème aient un sens, une analyse aspectuelle des verbes locatifs comme celle proposée ici pour le français se révélera supérieure à toute analyse fondée sur la spatio-temporalité «source-but». Je pense maintenant qu'une telle réponse, malgré le caractère apparemment démesuré de son ambition, comporte une part de vérité, bien qu'elle ne prédise pas grand chose pour l'instant. Rien ne permet de supposer que pour un ensemble donné de langues diverses, les propriétés formelles plus ou moins corrélables aux idées de «source» et de «but», correspondront toutes en fait, de manière plus précise et plus systématique, à ce qui a été défini ici comme «lieu initial» et «lieu final». Mais il est devenu intéressant de poser *a priori*, en vue d'une meilleure connaissance de ces langues, l'hypothèse que ce sera le cas d'une partie de ces propriétés, — comme peut-être de l'accusatif en allemand, cf. (50). D'autres pourront, conformément à la tradition, servir de critères à la notion, insuffisamment décrite dans ces pages, de déplacement obligatoire. Telle est, affaiblie, mais compatible d'un côté avec le concept visé par Chomsky, de l'autre avec le «terre à terre» taxinomique, l'idée d'explication qui me paraît définir un horizon favorable, ni emprisonnant ni inaccessible, à la croissance et à la maîtrise de la pratique descriptive valorisée ici. L'idée est d'un arrachement, d'un décollage de l'activité descriptive systématique, suffisamment dominant pour en permettre des perspectives étendues, suffisamment au ras des tables pour que restent perceptibles ces motivations à la croissance de la recherche taxinomique que sont les récurrences inattendues et extensives de petits détails «bizarres». Qu'est-ce que Judith aurait pensé de cela? Je ne le saurai jamais, ni personne, l'ayant perdue de vue depuis ce séjour québécois de l'hiver 1977-1978. Une série de coïncidences malencontreuses a voulu qu'après cette date, chacun de nous était absent de sa ville lorsque l'autre s'y trouvait en visite. Les pages dont j'aurais aimé que Judith les critique sont finalement produites à l'occasion de la cérémonie funèbre voulue par ce recueil. En faisant toutefois comme si le témoin bienveillant et critique de Noël 1977, pouvant encore les lire, allait venir me dire ce qu'il en pense.

Jean-Paul Boons

L.A.D.L.

Références

- BACHELARD, Gaston (1938) *La formation de l'esprit scientifique — Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris : Vrin (6e édition, 1969).
- BOONS, Jean-Paul (1974a) *Constructions transitives à compléments locatifs, datifs, ou instrumentaux*, Thèse de 3e cycle, Paris : Université de Paris VIII.
- BOONS, Jean-Paul (1974b) «Acceptabilité, interprétation, et connaissance du monde — À propos du verbe "planter"», *Actes du colloque franco-allemand de grammaire transformationnelle*, Tübingen : Max Niemeyer Verlag.
- BOONS, Jean-Paul (1984) «Sceller un piton dans le mur; désceller un piton du mur — Pour une syntaxe de la préfixation négative» dans *La négation*, Pierre Attal, Claude Muller, eds, *Langue française* 62, Paris : Larousse.
- BOONS, Jean-Paul (1985) «Préliminaires à la classification des verbes locatifs : les compléments de lieu, leurs critères, leurs valeurs aspectuelles» dans *Linguisticae Investigationes* IX, no 2, Amsterdam : John Benjamins B.V.
- BOONS, Jean-Paul, Alain Guillet, Christian Leclère (1976a) *La structure des phrases simples en français — Constructions intransitives*, Genève-Paris : Droz.
- CHOMSKY, Noam (1963) *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass. : MIT Press.
- CHOMSKY, Noam (1979) *Language and Responsibility — Based on Conversations with Mitsou Ronat*, New-York : Pantheon books.
- CHOMSKY, Noam (1981) *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht : Foris.
- FILLMORE, Charles J. (1968) «The Case for Case», dans *Universals in Linguistic Theory*, Emmon Bach, Robert T. Harms, eds, New-York : Holt, Rinehart and Winston, Inc.
- GROSS, Maurice (1975) *Méthodes en syntaxe — Régime des constructions complétives*, Paris : Hermann.
- GROSS, Maurice (1976) «Présentation», dans Jean-Paul Boons, Alain Guillet, Christian Leclère, 1976.
- GROSS, Maurice (1981) «Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique» dans *Formes syntaxiques et prédicats sémantiques*, Alain Guillet, Christian Leclère, eds., *Langages* 63, Paris : Larousse.
- GRUBER, Jeffrey S. (1965) *Studies in Lexical Relations*, Ph. D. Diss., Cambridge, Mass : MIT.
- GUILLET, Alain (1975) «Morphologie et syntaxe : quelques exemples d'interaction» dans *Recherches Linguistiques* 3. Paris : Université de Paris VIII.
- GUILLET, Alain, Christian Leclère (1981) «Restructuration du groupe nominal» dans *Formes syntaxiques et prédicats sémantiques*, Alain Guillet, Christian Leclère, eds, *Langages* 63, Paris : Larousse.
- HAMON, A. (1966) *Grammaire française*, Paris, Hachette.
- JACKENDOFF, Ray S. (1972) *Semantic Interpretation in Generative Grammar*, Cambridge, Mass. : MIT Press.
- KNIGHT, G. Wilson (1947) «Hamlet reconsidered», dans *The Wheel of Fire*, (1949), G. Wilson Knight, Methuen and Co Ltd.